

CAROLINE FAUCHON

Sans eux

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

PRÉMICES

JE FIS la connaissance d'Awa Traoré et Eugénie Martin lors d'un voyage en Laponie avec Terre d'aventure. À cette époque, il y avait des hommes de tous âges, dans tous les milieux et sur tous les territoires. Ils occupaient une place importante dans la plupart des sociétés mais, déjà, imperceptiblement, leur déclin s'annonçait : les signes ostensibles de la virilité se faisaient de plus en plus discrets. Ils semblaient laisser échapper leur pouvoir et leur influence. La visibilité sociale et politique dont ils jouissaient depuis la nuit des temps leur glissait entre les doigts. Toutefois, ils existaient encore.

Lors d'une randonnée un peu risquée, au cours de laquelle plusieurs de nos compagnons de route avaient rebroussé chemin, éprouvés par le froid inhabituel en cette saison estivale et les conditions climatiques

extrêmes – le vent soufflait à plus de soixante kilomètres-heure –, nous nous retrouvâmes toutes les trois, seules avec le guide, nous efforçant de gagner péniblement le refuge. Pendant l'ascension du col, aucune ne parlait, chacune restait concentrée sur la préservation de son énergie, la chaleur de son corps et la régularité de sa marche. Ce ne fut que lorsque nous atteignîmes notre abri de fortune que j'engageai la conversation avec Awa. Nous nous congratulions sur notre performance et notre courage héroïques. Nous avons été remarquablement persévérantes. Nous avons résisté aux abandons successifs des autres randonneurs : de jeunes hommes, parfois chevronnés et alertes pourtant, mais pas toujours bien équipés ou combattifs. Nous, en revanche, avons su évaluer avec justesse la difficulté du parcours et nos capacités. Nous avons su repousser nos limites sans nous mettre en danger. Nous trinquâmes avec le guide, qui nous félicita en égrenant des remarques flatteuses, qui avaient dû déjà servir pour d'autres, mais que nous acceptions bien volontiers. J'entends encore le froissement sonore de nos vêtements composés de matières high-tech, à la fois légères, chaudes et antitranspirantes,

ainsi que nos voix cristallines qui perçaient alors que, dehors, sévissait la tempête et que le jour résistait à l'horizon, refusant de sombrer, prêt à se lever de nouveau.

Plusieurs fois au cours du trek, j'avais failli renoncer. À mi-parcours, je ne voyais presque plus rien tant le brouillard était enveloppant. Je me sentais prisonnière, à l'étroit, sans aucun repère. Je m'accrochais à la corde qui nous maintenait dans le sillage du guide et je n'aurais même pas su comment procéder pour abandonner. Volubile, je commentais ce que je considérais comme un exploit avec un brin de soulagement et palpais mes cuisses encore raidies par l'effort. La légère angoisse qui m'avait accompagnée à la fin du trajet se dissipait dans mon récit et l'écoute attentive d'Awa.

— Dans ces situations-là, me dit-elle avec sérieux, j'ai l'habitude de chanter. Je me concentre sur le sens des paroles. J'essaie de rétablir l'ordre des mots. De m'évader complètement. J'avance de façon mécanique. Mon esprit est ailleurs. C'est ce qui aide mon corps à accomplir les gestes.

Je fixai ses lèvres parfaitement dessinées sans vraiment m'attacher à ce qu'elle me confiait. Sa voix était sensuelle, lascive et

encore enfantine, un peu comme l'était dans mon souvenir celle de Marilyn Monroe, douce et attirante. Elle contrastait avec son physique tonique et musclé, très actuel. Elle accompagnait ses paroles de mélodieuses intonations et m'emportait dans son sillage. Je dus faire un effort pour rétablir le sens de ce qu'Awa disait et dissiper le trouble qui me gagnait. J'aimais les confidences, même les plus anodines, qui concernaient les petits riens du quotidien. L'épreuve avait créé les conditions d'une complicité immédiate et spontanée. Le sentiment d'avoir pris des risques ensemble et fait des choix communs dans une situation délicate avait noué d'invisibles liens entre nous. À des milliers de kilomètres de Paris, le refuge, précaire et rustique, faisait figure de chaleureux foyer. La soirée se déroula avec un plaisir partagé. Nos sourires entendus qui ponctuaient les remarques de l'une ou de l'autre, les massages et les conseils que nous nous dispensions mutuellement pour soulager les douleurs et guérir les petites plaies auraient pu donner l'impression que nous nous connaissions depuis bien plus longtemps. Je comparais nos équipements, analysais les stigmates laissés par l'épreuve et

me projetais déjà dans une prochaine expérience vers d'autres étendues glacées, alors qu'Awa s'amusait de mes manies, de mes interrogations saugrenues et déconcertantes et se promettait d'opter pour des vacances à la mer l'été suivant. Au fil de la discussion à bâtons rompus, au hasard des mots et des promesses, un avenir se dessinait. Un avenir aventureux qui nous était commun.

Cette première rencontre, au bout du monde, me permit de devenir proche d'Awa et d'Eugénie en un temps record. Isolées pendant quelques jours, sans connexion internet, nous pûmes franchir les étapes qui mènent à une relation durable et confiante bien plus rapidement que les rencontres ordinaires n'en offrent la possibilité, tant le jeu social, les artifices dont usent les individus et le rythme effréné de la vie entravent – pour le meilleur parfois – les affinités naissantes. Awa était à la fois intimidante et d'une compagnie très agréable. Elle travaillait pour un site sur l'Est parisien, Oberlife, regroupant des informations de tous ordres : elle se présentait comme une dénicheuse de bonnes adresses et une webmaster impitoyable, traquant les faux-semblants et les stéréotypes des blogueurs qui

privilégiaient bien trop souvent le bon mot à l'honnêteté de leur point de vue. Eugénie, son amie de longue date avec qui elle avait organisé ce voyage, demeura plutôt silencieuse le premier soir. Elle était livide, avachie sur sa chaise, peu amène, et répondait par monosyllabes à peine marmonnés aux questions que je lui posais, tout en suppliant Awa du regard de lui épargner une longue conversation avec une inconnue. En me couchant le premier soir, dans le jour victorieux de la nuit, en quête d'éternité, je gardai en mémoire la chaleur du refuge, le timbre suave d'Awa, la sirène des neiges, qui n'en finissait pas de commenter avec subtilité et légèreté tous les détails de notre échappée et le silence d'Eugénie qui me semblait alors énigmatique.

Au cours du voyage, j'appris qu'Eugénie avait atterri l'avant-veille de Shanghai et subissait de plein fouet les effets du décalage horaire. Il suscitait chez elle une telle fatigue qu'elle avait dû parfois renoncer à voyager, même lorsqu'il s'agissait d'impératifs professionnels, car la récupération et la reprise en main de tous ses moyens pouvaient durer plusieurs jours et passaient par un combat contre une fatigue quasi

insurmontable, assimilable à une inertie complète, une atonie, voire un état proche de l'hibernation. Ce handicap, elle en était consciente, risquait de ralentir sa carrière de chercheuse en génétique. Elle était "intransportable", comme avait l'habitude de lui asséner sa mère, rivée à son fuseau horaire comme à une bouée de sauvetage en plein océan et liée à la France et aux pays limitrophes par un cordon ombilical invisible, qui la maintenait en éveil. Aussi, au cours de la soirée, avait-elle bu plusieurs boissons chaudes à la cannelle, accrochée à son mug qu'elle tenait fermement de ses deux mains, et avait semblé incapable de reprendre le cours du temps. Au fil du séjour, la glace se brisa entre Eugénie et moi et, aux yeux des autres membres du groupe, nous devînmes toutes les trois indissociables : nous apparaissions désormais comme des conquérantes insouciantes ou valeureuses, selon la jalousie que nous suscitions, soudées par ce premier défi sportif relevé ensemble.

Je ne les revis pas immédiatement à Paris mais nous maintînmes un contact précieux grâce aux réseaux sociaux. J'oubliai même des détails de notre rencontre et ce

qui avait pu m'intriguer au premier abord : leur extrême complicité, par exemple, et la fluidité de leur discussion qui coulait harmonieusement, si bien qu'on aurait pu attribuer tel ou tel propos à l'une comme à l'autre. Il ne resta que l'excitation d'avoir arpenté des étendues blanches à perte de vue, d'avoir bravé en aventurières une tempête de neige inattendue, ainsi que des images plus ou moins floues de notre trio, notre allure, nos vêtements aux couleurs vives qui tranchaient avec les paysages glacés et aveuglants, nos chevelures dépassant des bonnets bariolés, livrées aux flocons qui nous faisaient comme des diadèmes, notre bronzage de sportives et nos lèvres blanches par les couches de baume.

Quelques semaines plus tard, une invitation sur la page Facebook d'Awa à un événement intitulé "Exposition Sauvage : plasticiens en herbe", dans une friche d'un quartier industriel attira mon attention ; je cliquai sur "j'aime" et acceptai l'invitation. Un *chat* s'engagea, Awa étant elle-même en ligne et d'humeur à exploiter le moindre fait saillant du moment.

Et c'est ainsi que je repris contact avec Eugénie et Awa. Je les rejoignis un dimanche

dans un lieu improbable où les herbes folles se frayaient un chemin entre les constructions métalliques délaissées, vestiges d'une usine, investie pour l'occasion par des peintres et des plasticiens. Situé près d'une station du RER D où d'immenses tours le disputaient à de vastes espaces vides, l'événement prenait place dans une zone de l'entre-deux, un espace intermédiaire. Les gens que je rencontrais ce jour-là cultivaient leur individualité à travers leur style vestimentaire très recherché, à la fois décalé et conforme à une certaine idée du milieu urbain et artistique. Je fus marquée par les physionomies des uns et des autres, les expressions étudiées qui paraissaient pourtant si naturelles, les rires argentins et contenus ponctuant la plupart des propos, bref par l'homogénéité des hommes et des femmes longilignes qui composaient l'assemblée.

*

Ce jour-là, je fus présentée à Dante, un jeune homme aux grands yeux agressifs. Dante était un "personnage", au sens où il s'était composé une image qui collait parfaitement à son milieu et à l'air du temps, si

bien que sa manière d'être semblait vraie et spontanée et que lui-même n'aurait plus su démêler ce qui était de l'ordre de sa nature profonde et ce qui, au contraire, relevait d'un travail rigoureux sur lui-même. Il avait façonné son caractère, adouci ses éclats, vaincu sa timidité, forcé sa nature pour devenir le jeune artiste montant, bohème et provocateur, qui pourrait attirer les regards des professionnels et des collectionneurs.

Sa production artistique me déplut d'emblée : des corps de femmes doublement déchiquetés à la fois dans la représentation et dans la forme. Les photographies et les images produites à partir de ces dernières – dessins, fusain, aquarelle, vidéos de bouts de corps immobiles dont on percevait qu'il s'agissait d'images animées uniquement grâce à la variation de lumière – provenaient de la morgue ou directement de scènes de crimes passionnels auxquelles il avait eu accès. On lui posait sans cesse les mêmes questions : C'est horrible, cette femme poignardée dix-sept fois ! Vous avez photographié les dix-sept entailles ? Le cadrage est différent ? Ah oui, peut-être... Vous souhaitez montrer leurs différences : dans quel but ? L'exhaustivité ! Vous vous définissez

comme un artiste “exhaustif” ? C’est intéressant... Avez-vous eu des haut-le-cœur ? Mais comment avez-vous obtenu les autorisations ? À qui doit-on s’adresser pour obtenir le droit de voir un cadavre ? Est-ce légal ? Les familles de ces femmes ont-elles été mises au courant ? Ont-elles leur mot à dire ? Vous êtes entré par effraction ? Vous avez soudoyé un gardien de nuit ? Et Dante de laisser planer le mystère sur le processus de fabrication de son œuvre, transgressif, manipulant ses interlocuteurs en répondant à chacun différemment ou de façon évasive, avec une certaine arrogance.

Ces photographies retravaillées et agrandies parfois démesurément étaient elles-mêmes découpées selon des formes géométriques entaillant au hasard des parties du corps, séparant parfois en plusieurs morceaux un ventre, une bouche, une jambe... Elles étaient ensuite réagencées de façon que les lignes se chevauchent, que les jonctions soient grossières, ce qui produisait un effet de tremblement. Tous les supports avaient été exploités : photographies, dessins, peintures et écrans qui projetaient une image immobile. Encore des corps de femmes meurtries – par les hommes ? Après tout,